

Dans la lumière bienveillante de nos pâturages

II. Une chambre de chalet où le temps reste emprisonné

A vol d'oiseau, le chalet n'est guère qu'à un km de la frontière, et à six ou sept km du vallon de Mouthe. En ligne droite, sur un chemin parfaitement plat et rectiligne, en une bonne heure, tu serais arrivé là-bas. Et cette distance s'efface même, question de sons ou de bruits, quand l'air ambiant porte. De telle manière qu'autrefois, c'est ce que les plus vieux des bergers pouvaient raconter, on pouvait entendre siffler le traclet de Mouthe.

On était donc proches voisins.

Et dans le chalet, il n'y eut longtemps rien qu'une chambre, celle-ci construite au début du XIXe siècle, tandis que plus anciennement il n'y en avait pas et que les bergers étaient obligés de se coucher sur des feuilles mortes directement à même le plancher de l'écurie. Mais voilà, on se modernisait, puisque ailleurs on le faisait aussi, que le branle était donné pour l'amélioration des conditions de vie dans les alpages. Mais attention, les changements ne seraient pas brutaux, ni ne se feraient partout de la même manière. Le temps est long, dans les chalets. Et les mœurs alpestres n'y évoluent pas de manière insupportable comme il peut advenir dans les bas où l'homme est pris de folie. On ne vous cupesse pas tout d'un jour à l'autre. Il est vrai quand même, en ce qui concerne l'arrêt des fabrications de fromage, dans toute la région, qu'il fut relativement brutal. On peut même dire qu'en une douzaine d'années, ce fut dès après la dernière guerre, les deux tiers des alpages cessèrent de fabriquer, et que le lait désormais, parce qu'aussi les routes et chemins avaient été améliorés et que l'on utilisait de plus en plus de véhicules à moteur pour se rendre ici ou là, fut amené matin et soir dans les laiteries de village qui s'étaient agrandies en conséquence. On brassait autrefois les premiers cent mille litres par année, tandis que maintenant on parlait du demi-million, et même pour les grands centres, du million et plus. Quel chamboulement. Le nombre et la grandeur des chaudières avaient cru en conséquence. Ce n'était plus le même monde, tandis que là-haut, les grandes équipes se faisaient plus rares, et que dans bien des chalets, il n'y avait plus guère qu'un garde-génisses pour s'occuper du bétail, uniquement du jeune, mis à part peut-être une laitière pour l'alimentation de ces pauvres bougres vivant à l'écart de la société. Pauvres bougres peut-être, mais philosophes, et surtout comprenant la nature comme d'autres ne pourraient jamais l'appréhender. Ils y vivaient au cœur, ils l'accompagnaient et bien entendu, ils s'attristaient quand on la profanait, ce qui, il semble, était de plus en plus courant, la plupart des gens complètement déconnectés, qu'on pouvait se dire, et surtout ces bétonneurs que l'on ne rassasiera jamais.

Là-haut. Mais alors on fabriquait encore. Et comme l'équipe pouvait être de trois ou quatre personnes, et qu'on ne pouvait plus décemment entasser tout ce monde dans une seule chambre, la vieille qui n'avait qu'une petite lucarne pour

donner le jour, il fallut construire une nouvelle chambre. Et comme celle-ci fut de plus petites dimensions, on l'appela, parfois certes la nouvelle chambre, mais aussi la petite. C'étaient les propriétaires eux-mêmes, ils n'étaient pas en reste question d'habileté, puisqu'ils construisaient des bancs, des chaises, et même des chars, qui s'étaient mis à la tâche. Cela avait pris deux ou trois semaines entre les autres travaux de la campagne, car ils étaient eux aussi paysans et ne montaient ici qu'à l'occasion de tels travaux ou pour façonner le bois de feu de la saison. Et quand ils eurent fini, avec une peinture un peu délavée, ils marquèrent 1942 sur l'une des poutres qui supportait le plafond.

1942. On était en pleine guerre. On savait que là-bas, derrière la frontière, le pays était occupé. On avait surtout compris qu'il n'était plus question désormais d'aller de l'autre côté comme on le faisait encore il y a trois ou quatre ans, pour trouver des collègues, il y en avait beaucoup qui venaient de Suisse, le dimanche, pour se changer un peu les idées. On traversait les bois par des petits chemins que l'on connaît, et tôt on arrivait en vue de leurs chalets, à eux tous, qui étaient dans l'ensemble mieux situés que les nôtres, plus au levant, et avec de meilleures terres à proximité qui étaient autrefois des parcelles labourables. Et ces chalets, ils les appelaient plus souvent des granges, dont certaines purent être habitées à l'année. C'est d'ailleurs écrit sur les cartes de géographie. Des granges qui portaient parfois le nom des anciens propriétaires. Toute cette poésie des noms.

Mais maintenant, en pleine guerre, c'était fini, tout ça, ces vieilles habitudes. On se tenait tranquille dans son chalet, déjà qu'on s'estimait heureux d'être dans un pays qui ne connaissait pas la guerre, pas encore, tout au moins, car que pouvait-on savoir de l'avenir ? Juste allait-on parfois rapercher des vaches ou des génisses qui avaient franchi le mur du côté de la frontière pour aller voir si en ce là-bas, pourtant en pleine forêt, l'herbe était meilleure. Et au chalet, ou dans ces courses pour retrouver son bétail, on rencontrait parfois des douaniers, ou des militaires qui faisaient leurs patrouilles. Ils étaient cantonnés à la douane franco-suisse ou au Poteau, à cinq kilomètres d'ici. Et là-bas, ces hommes, ils pouvaient voir les Allemands qui étaient juste à côté. Ils auraient pu leur toucher la main, ce que bien entendu ils ne faisaient pas, ceux-là étant l'ennemi dont il fallait craindre les sautes d'humeur. Une bricole et ça déraile. Un rien et ce sont des difficultés à n'en plus finir. Ils se parlaient néanmoins parfois. Et puis aussi, c'est ce qu'il faut comprendre, quand il y avait les montées, ou les descentes après quatre mois passés là-bas, ils se mettaient tous, les officiels, les Suisses, les Français et les Allemands, pour ceux-ci souvent des gradés à l'attitude facilement arrogante, derrière la même table pour viser les papiers. Et c'était curieux, cet assemblage, cette cohabitation dans les affres du conflit. On collaborait. Entendons-nous, sur le plan administratif, juste la question de régler la vie des alpages, tandis que dans le fond on se méfiait quand même. Que ce n'était pas vraiment du solide. Juste des arrangements pour que nos amodiataires suisses, ils puissent quand même passer la frontière pour aller pâturer les alpages

français voisins ainsi qu'ils l'avaient toujours fait. Car sans cela, on était gagnant de part et d'autre, et non pas profiteurs ni les uns ni les autres, les alpages français, ils seraient retournés en friche, les grandes herbes auraient poussé, les chardons, et puis les buissons, car en cinq ou six ans, et même que c'est la guerre un peu partout, ça pousse, une forêt.

Voilà, la pleine guerre, là derrière, ou plutôt l'occupation, avec ses mille misères, ses dénonciations, quand un voisin ne peut pas vous sentir et ne cherche qu'à vous faire un coup tordu, vous dénoncer pour une bricole, parce que par exemple, vous sortiriez trop souvent la nuit. Les autorités dont il faut se méfier parfois autant que de l'occupant. Et tout cela alors qu'ici c'était la paix. Oh ! certes, il y avait ces militaires à la frontière, ces patrouilles. Tenez, parce qu'il s'agissait souvent des militaires dont beaucoup habitaient la Vallée, ils parlaient volontiers avec les bergers ou propriétaires de chalet qu'ils connaissaient, puisqu'ils étaient souvent du même village.



Deux soldats patrouillent dans la région des Plainoz pendant la guerre 39-45.

Collection Guex.

Ainsi, ce qu'on pouvait voir sur les planches de la nouvelles chambre, c'est que le fils du propriétaire, Pierre-Alexandre Lugrin, il avait passé en patrouille avec son collègue et ami, Paul Golay. Les deux. Ils s'étaient arrêtés au chalet. Ils avaient pris la clé qui est cachée au haut de l'encoignure de fenêtre, dans un trou qu'il y a là, et ils étaient rentrés. Il faisait noir comme dans un four, puisque les volets de la cuisine étaient fermés, à cause de la neige qui descend du toit et qui

est parfois si abondante, glissant des tôles cinq ou six fois d'un hiver, qu'elle finit par s'écraser contre le mur, et qu'elle briserait les fenêtres s'il n'y avait pas les volets. C'est une mesure de précaution. Comme aussi pour empêcher les déprédations de ces malandrins toujours possibles.

Mais voilà, ils n'étaient pas restés dans la cuisine sombre et glacée qui sentait encore un peu le fromage et le petit-lait, la fumée et la bouse, odeurs des saisons passées. Ils étaient montés, les deux, à l'étage où ils retrouveraient la pleine lumière dans l'une ou l'autre des deux chambres. On avait entendu le pas de leurs gros souliers sur les marches de bois de l'escalier, de leurs souliers de ski, car l'hiver les patrouilles se faisaient naturellement par ce moyen désormais fort utilisé par l'armée. Puis on avait entendu leur pas sur les planchers des chambres. Et enfin on n'avait plus rien entendu, puisque les deux, ils s'étaient placés contre la paroi de planches qui était encore toute blanche, parce qu'elle venait d'être faite, l'an passé peut-être, et là, avec un crayon gras, ils avaient tout simplement mis la date du jour et puis *En patrouille*. Et ils avaient signé. Pierre Alexandre Lugrin et Paul Golay. Et puis encore bientôt ils étaient repartis, car leur tournée, si elle n'était pas minutée de manière précise, elle ne devait tout de même pas s'éterniser.

Et c'est ainsi que l'on avait fixé à jamais sur les planches cette période pour le moins trouble et douloureuse, encore que pour beaucoup de ces soldats qui ne connaîtraient jamais le coup de feu, ce seraient des souvenirs par cent et par mille qu'ils pourraient raconter un jour. Certes la vie, du fait que l'on n'était pas occupé et que les Allemands semblaient se tenir tranquilles, elle n'était pas trop compliquée, monotone surtout. Mais il y avait quand même la multitude de ces rapports humains, de ces connaissances que l'on a faites, de ces attachements parfois qui ne cesseraient plus qu'au dernier jour. Mais aussi ces histoires que l'on se racontait, et ces changements de lieu. Quelques mois par ici, au Poteau, quelques semaines du côté du Mollendruz, puis quelques autres, et en plein hiver, au Marchairuz. Ainsi pendant ces années-là, par périodes le plus souvent, bien entendu, on avait presque fait le tour complet de la Vallée de cette manière. Et on en avait engrangé, de ces images, et de ces histoires, de tellement d'histoires et tant racontées, que l'on finirait par lasser toutes les générations à venir pour qui le mot de Mob ne serait plus significatif que de redites bonnes à jeter racontées par ces acteurs, vieux de la vieille, dont les histoires ne nous intéressent plus.

Et ainsi passait le temps sur le chalet, en ces époques anciennes. Comme aussi il avait passé sur la nouvelle chambre dont les planches, parce qu'il y a que la lucarne est placée au soleil levant et par où pénètre le soleil à flots le matin, de belles blanches qu'elles étaient au début, toutes bien rabotées, elles étaient devenues presque jaune. Les planches, un lit, ce serait le fromageur qui l'occuperait, une petite table et un banc, voilà l'état de la chambre. Et les planches, avec le temps, du jaune, elles passeraient au brun. Mais ce serait ici bien plus tard, dans quelques décennies.

Il y avait ainsi cette date de 1943 tracée par Alexandre Lugrin et son copain Paul Golay, du 25 novembre alors qu'il y avait déjà de la neige dans le Risoud et que l'on ne s'y déplaçait plus qu'en ski. Mais il y eut aussi cette autre de beaucoup plus importante, du 4 septembre 1944. Où sous la date, il était noté : Libération de Mouthe. Vive la France ! Point de signature. Ce pouvait être donc n'importe qui du personnel du chalet de cette année-là qui avait pu la tracer. On ne saurait jamais.

Et à côté de ces deux dates, il y avait des nœuds dans le bois, qui faisaient comme une décoration. Si bien que maintenant, tout d'abord l'on voyait les nœuds qui étaient devenus d'un beau brun foncé avec le temps, tandis que les inscriptions étaient plus discrètes sur le brun plus clair des fibres du bois.

Des dates et des commentaires qui resteraient aussi longtemps que durerait le chalet, ou que cette chambre demeurerait inchangée, telle qu'elle est encore aujourd'hui. Ces signes d'une présence et d'événements ne s'effaceraient pas. Ils témoigneraient de ces événements si incroyables dans des décennies encore. Et l'on saurait toujours ce qui s'était vécu et ressenti.

Et cet inconnu avait tenu à marquer cette date mémorable, car aussi, pendant ces jours où les Allemands se retiraient, on avait entendu le bruit des fusils, des mitrailleuses même disait-on, on ne sait pas au juste, puisqu'on n'y était pas, ni là non plus. Mais une chose est certaine, là-bas, à moins de dix kilomètres d'ici, on se battait, on se tuait. Et chose plus terrible encore et que ce brave berger ne pouvait s'imaginer, c'est que cette bataille, ou des règlements de comptes qui avaient précédé ou même suivi, donnerait une ou deux douzaines de cadavres, presque tous des Allemands qui n'avaient pas su filer assez vite. Et ces cadavres, on les avait entassés sur un char de foin comme si c'avait été les billes d'un ou deux stères de bois. Ils étaient tous là, une photo le prouve, entassés morts les uns sur les autres. Personne n'allait les regretter, c'est un fait, mais quand même, c'est un rude spectacle. On apprendrait aussi que les Américains étaient arrivés à Mouthe, et que les Allemands qui n'avaient pas été tués ou qui n'avaient pas filé assez vite, avaient été faits prisonniers. On les avait tous vu là, surpris et défaits, dans une cour ou devant la mairie.

Et donc ici même, où la nouvelle s'était propagée que Mouthe était libéré, et même que ce n'était pas son pays, on respirait. Enfin. Enfin la frontière serait libre et on pourrait à nouveau le dimanche aller se promener sur les alpages de l'autre côté. On exultait même que ce n'était pas sa propre patrie. Mais c'étaient des voisins et avec beaucoup desquels on entretenait des relations d'amitié. On était content pour eux tous. On était aussi content pour nous-mêmes, de savoir que la menace, elle n'existerait plus, et que l'on ne verrait pas défiler sur la région des hordes de ces barbares qui tuaient tout sur leur passage. On était tellement excité que l'on irait même peut-être le soir de l'autre côté pour voir comment les choses s'étaient passées. Ils devaient bien le savoir, ces anciens collègues. Une frontière que l'on pouvait passer, et même s'il semble que c'était

un peu trop tôt quand même, libérée de ses militaires pour ne plus voir que des douaniers qui n'ont pas de fusil quant à eux, ni non plus de simples baïonnettes.

Et voilà, la nouvelle chambre, elle a vieilli, depuis ce temps-là. Elle est devenue brune. Et quand on y monte, quand on referme la porte derrière soi, pour peu qu'on ait un rien de sensibilité historique, on comprend que cette chambre, avec ses dates et ses inscriptions qui furent mises ici pendant la guerre, elle a emprisonné le temps en elle. C'est comme si toutes ces années qui nous séparent aujourd'hui de ce temps-là, cela fera bientôt septante ans, elles n'existaient pas, et que tout reste comme avant. Avec ce soupçon d'angoisse que nous pourrions perdre notre quiétude et nous aussi connaître la guerre. Il y eut comme un miracle. A quoi ou à qui le doit-on ? Les avis divergent. Miracle quand même. Aucune déprédation nulle part. Et surtout pas ici pour troubler une ambiance de paix, pour l'infester à jamais dans le souvenir, la présence sinistre de ces militaires allemands qui furent la négation même de la liberté et d'une vie authentique où chacun travaille et ne risque pas chaque matin d'être emmené pour ces autres parts d'où tu ne reviens pas. Jamais !

Jean Hiersin